

Jayro Bustamante, un talent en éruption

ENTRETIEN Avec «Ixcanul», ours d'argent à Berlin, le cinéaste guatémaltèque signe un beau portrait de femme.

L'
 PROPOS RECUEILLIS PAR
ISABELLE SCHMITZ
 ischmitz@lefigaro.fr

histoire de Jayro Bustamante ressemble à une fable optimiste. Un roman picaresque à la sauce contemporaine qui vous emporte des pentes d'un volcan guatémaltèque, en pleine guerre civile, à une boutique de souvenirs de l'île Saint-Louis, où le jeune vendeur paie au mois sa formation au Conservatoire libre du cinéma français, pour finir à Rome, par l'apprentissage de l'écriture de scénarios. Inconnu en Europe il y a encore trois mois, le jeune réalisateur a fait une entrée triomphale sur la scène internationale avec *Ixcanul*, son premier long-métrage : ours d'argent à Berlin, Abrazo et Prix du syndicat de la critique à Biarritz, primé dans plus de trente festivals. Rencontre avec un espoir du cinéma guatémaltèque.

LE FIGARO. – Votre film, tourné en langue cakchiquel dans une communauté maya, sonne étonnamment juste : comment avez-vous connu le monde maya, si à part ?

Jayro BUSTAMANTE. – Je connais les Mayas car j'ai grandi au milieu d'eux. Chargée d'une campagne de vaccination auprès des communautés mayas, ma mère, médecin, m'a emmené là-bas tout bébé. J'y suis resté quatorze ans. Ce monde est à part, c'est vrai, mais il est majoritaire au Guatemala : il représente 60 % de la population. Et cette majorité n'a pas les codes de la vie sociale. Le problème de la langue, crucial dans le film, en est l'illustration. Il y a vingt-deux langues mayas différentes, dont le cakchiquel et le quiché sont les plus importantes.

Pourquoi avoir choisi ce titre, *Ixcanul* ?

Le terme *ixcanul* signifie «volcan», précisément le volcan sur le point d'entrer en éruption. Il est pour moi une métaphore des femmes au Guatemala : on les entend frissonner, on les sent bouillir, mais elles ne peuvent pas entrer en éruption. Ma jeune héroïne, Maria Mercedes Croy, craignait que son personnage ne soit inconsistant et passif par rapport à celui de sa mère. « *Ton alter ego*, lui ai-je répondu, *c'est le volcan, on doit te sentir prête à exploser.* » En plein tournage, le volcan est entré en éruption : nous avons pris des images sublimes, que certains étaient d'avis d'intégrer au film, mais selon moi on aurait trahi le sujet si l'on avait montré l'éruption. Maria tremble beaucoup, essaie de refuser le sort qu'on a décidé pour elle, en tentant de partir avec le jeune Pepe, qui est avant tout une échappatoire, mais elle ne parvient pas à se révolter.

Comment se passe un tournage sur les pentes d'un volcan en activité ?

Nous avons logé pendant près de trois mois dans des maisons sans eau courante ni électricité. Mais nous avons eu le luxe énorme de pouvoir travailler là trois semaines avec les comédiens avant la première prise de vue. Deux d'entre eux, Maria Telon (dans le rôle de la mère) et Marvin Coroy (Pepe), faisaient partie d'une troupe cakchiquel de théâtre de rue, mais les autres n'étaient pas des acteurs. Nous avons proposé un casting, sur une place de marché : personne n'est venu. Alors nous avons changé la pancarte en «offre d'emploi», ce qui a attiré ceux parmi lesquels nous avons trouvé nos acteurs.

Voulez-vous dénoncer une réalité

sociale difficile au Guatemala ?

Le vrai problème est l'extrême pauvreté et l'isolement qui frappent certaines populations. Tout devient une arme pour améliorer sa vie sociale. La jeune fille est consciente qu'elle ne peut priver sa famille de la sécurité que lui donnera le mariage arrangé avec le patron de son père. Comme la plupart d'entre elles ne vont pas à l'école, elles n'ont pas d'alternative. Cela commence tout juste, grâce à l'aide financière versée par le président aux familles pauvres, pour compenser le fait que leurs enfants soient à l'école et non aux champs. Mon film évoque également les filières illégales d'adoption : jusqu'en 2008, le Guatemala était un des pays d'exportation d'enfants les plus importants au monde. Personne ne se demandait comment il était possible d'adopter un enfant en trois semaines au Guatemala... Enfin, il pose le problème d'identité de ces populations, déracinées dans leur propre pays, où la pire insulte demeure celle d'*Indio* (« Indien »). Quand le pire est d'être vous-même, comment ne pas rêver à un ailleurs, même chimérique, aux États-Unis ?

→ LA CRITIQUE

À quoi rêvent les jeunes filles guatémaltèques ? Quel peut être l'avenir de Maria si elle épouse le contremaître de la plantation de café auquel on la destine ? Elle ne le sait que trop bien. Quand une porte de sortie se présente en la personne de Pepe, un jeune coupeur de café qui n'a que les États-Unis à la bouche, elle s'engouffre dans la brèche, sans savoir à quel prix elle le paiera. Ce drame social avait tout pour inspirer un film misérabiliste. Jayro Bustamante en a fait le contraire : *Ixcánul* a l'épure de la tragédie, la tension d'un mélodrame parfaitement maîtrisé, une esthétique entre Terence Malick, pour la nature sublimement filmée, et les tableaux de Georges de La Tour, pour les plans nocturnes, dont celui, poignant, de la jeune mère agenouillée devant la tombe de son enfant. On plonge dans l'univers maya, mystérieux et syncrétique, où la foi en Dieu se mêle au culte de la Terre et des serpents, où le courage est du côté des femmes, où la mère et la fille sont unies par un souffle de vie de la même force que le volcan qui gronde, tout près. ■ I.S.



« Ixcánul »

Drame de Jayro Bustamante

Avec Maria Mercedes Croy,

Maria Telon, Manuel Antun

Durée 1 h 31

■ **L'avis du Figaro :** ●●●○



ARF SELECTION

Maria (Maria Mercedes Croy), adolescente maya, est promise au contremaître de la plantation de café où travaille son père.